

hardies razzias analogues à celles que les Sarrazins exécutèrent au VIII^e siècle dans le midi de la France et dont l'une, singulièrement accrue et embellie, donna naissance à la fameuse légende de la bataille de Poitiers. Ces razzias auraient été conduites par des partisans chiites, qui, pour fuir la persécution dont ils étaient fréquemment l'objet de la part des khalifes sunnites, ou pour échapper aux conséquences d'une défaite, allèrent, sous le patronage des Imâms, chercher aventure en pays infidèle. Battus et dispersés, ils firent leur soumission, s'installèrent dans la région, et, tout en végétant péniblement parmi les mécréants, conservèrent pieusement le souvenir de leurs exploits, en firent honneur aux Imâms à l'époque desquels ils les avaient accomplis, les transformèrent en de miraculeuses légendes, que les sunnites devenus maîtres définitifs du pays prirent pour leur compte, les expurgeant de leur mieux. M. Schefer mentionne dans sa « Notice sur les relations des peuples musulmans avec les Chinois ¹ » une entreprise hasardeuse de ce genre tentée au VIII^e siècle par Abdallah ibn Moammer el Yachkourî. Plus souvent encore les premiers musulmans qui pénétrèrent dans le Turkestan oriental durent être des condottieri enrôlés au service de quelqu'un des peuples qui se disputaient alors la suprématie dans cette contrée : Turcs, Tibétains, Chinois. C'est ainsi que Kouteybah, le premier musulman qui ait authentiquement paru à Kâchgar, n'avait fait autre chose que conduire un très petit corps de soldats au secours des Tibétains. Nous avons signalé dans notre Note sur les musulmans du Kan-sou que des troupes de musulmans, soit envoyées par les khalifes ou commandées par des chefs libres, avaient pris du service, dès le VIII^e siècle, soit dans les armées impériales ou dans les tibétaines. Dans nos légendes, Imâm Dja'far Sâdik est représenté comme étant au service d'un roi du Turkestan, dont il obtient la fille en mariage. Enfin un certain nombre de colons ont dû s'établir pacifiquement. Dans la Notice déjà citée, M. Schefer traduit un passage d'un écrivain persan, Nour ed-din

1. *Centenaire de l'École des langues orientales*, p. 3, d'après Beladorî.